

LE
BIBLIOTHEQUE
O V
L'AMOUR
PÉLITRE
COMEDIA
AR. P. DE MOLLERE

11052
A PARIS
Chez Jean-Baptiste, au Palais, vis
à vis la Fontaine de la Chapelle
à l'Imprimeur de la Cour
M. de Lamoignon
1715

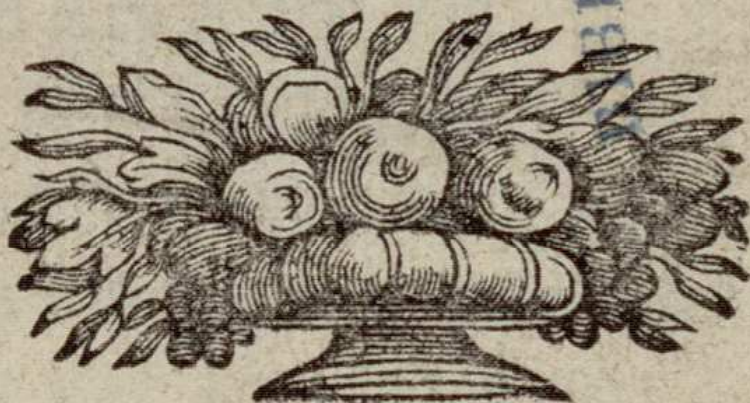
LE
SICILIEN,

OV

L'AMOUR
PEINTRE,

COMEDIE.

PAR I. B. P. DE MOLIERE.



A PARIS, 11054
Chez JEAN RIBOV, au Palais, vis
à vis la Porte de la S. Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

11002.

BIBLIOTHÈQUE

de

MR COUSIN

18



ACTEURS.

ADRASTE, Gentilhomme
Français, Amant d'Isidore.

D. PEDRE, Sicilien, Amant
d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, Esclave
de D. Pedre.

CLIMENE, Sœur d'Adraсте.

HALI, Valet d'Adraсте.

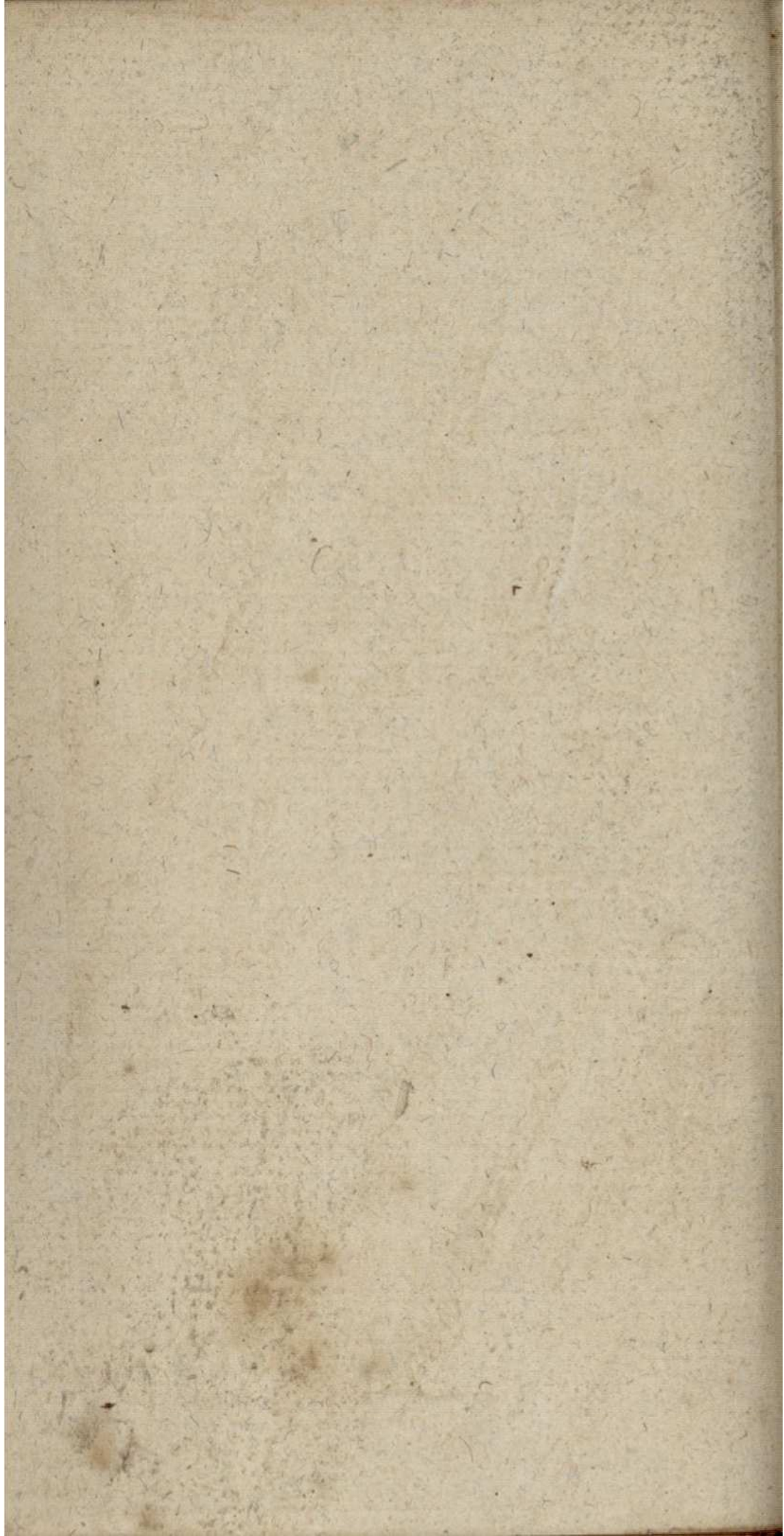
LE SENATEUR.

LES MUSICIENS.

TROUPE D'ESCLAVES.

TROUPE DE MAURES.

DEUX LACQVAIS.





LE
SICILIEN,
OV
L'AMOVR PEINTRE.
COMEDIE.

SCENE I.
HALI, MVSICIENS.

HALI *aux Musiciens.*



HVT... N'auancez
pas dauantage, &
demeurez dans cet
endroit, jusqu'à ce que ie

A

2 LE SICILIEN,
vous appelle. Il fait noir
comme dans vn Four; Le
Ciel s'est habillé, ce soir, en
Scaramouche; & ie ne vois
pas vne Etoile qui montre
le bout de son nez. Sotte
condition que celle d'vn
Esclaue! de ne viure iamais
pour soy, & d'estre, tou-
jours, tout entier aux pas-
sions d'vn Maistre! de n'es-
tre réglé que par ses hu-
meurs, & de se voir reduit
à faire ses propres affaires de
tous les soucis qu'il peut
prendre! Le mien me fait,
icy, épouser ses inquiétudes;
& parce qu'il est Amoureux,
il faut que nuit, & jour, ie

n'aye aucun repos. Mais
voicy des Flambeaux, &
sans doute, c'est luy.



SCENE II.

ADRASTE, & deux Laquais,
HALI.

E ADRASTE.
St-ce toy, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce estre
que moy? A ces heures de
nuit, hors vous, & moy,
Monsieur, ie ne croy pas
que Personne s'auise de cou-
rir, maintenant, les Ruës.

4 LE SICILIEN,
ADRASTE.

Aussi ne croy - je pas qu'on puisse voir Personne qui sente, dans son cœur, la peine que ie sens : car, enfin, ce n'est rien d'auoir à combattre l'indiference, ou les rigueurs d'une Beauté qu'on aime ; on a, touûjours, au moins, le plaisir de la Plainte, & la liberté des Souûpirs. Mais ne pouuoir trouuer aucune occasion de parler à ce qu'on adore ; ne pouuoir sçauoir d'une Belle, si l'amour qu'inspire ses yeux, est pour luy plaire, ou luy déplaire ; c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes

COMEDIE.

les inquiétudes; & c'est où
me reduit l'incommode Ia-
loux, qui veille, avec tant
de foucy, sur ma charmante
Grecque, & ne fait pas vn
pas sans la traîner à ses cô-
tez.

HALI.

Mais il est, en Amour,
plusieurs façons de se par-
ler; & il me semble, à moy,
que vos yeux, & les siens,
depuis pres de deux mois, se
font dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vray qu'elle, & moy,
souuent, nous nous sommes
parlé des yeux: Mais com-
ment reconnoistre que cha-

6 LE SICILIEN,
cun, de nostre côté, nous
ayons, comme il faut, ex-
pliqué ce langage? Et que
sçais-je, apres tout, si elle
entend bien tout ce que mes
regards luy disent? & si les
siens me disent ce que ie
croy, par fois, entendre?

H A L I.

Il faut chercher quelque
moyen de se parler d'autre
maniere.

A D R A S T E.

As-tu là tes Musiciens?

H A L I.

Oüy.

A D R A S T E.

Fay les approcher. Je
veux, jusques au jour, les

faire, icy, chanter; & voir
si leur Musique n'obligera
point cette Belle à paroistre
à quelque Fenestre.

H A L I.

Les voicy. Que chan-
teront-ils ?

A D R A S T E.

Ce qu'ils jugeront de
meilleur.

H A L I.

Il faut qu'ils chantent vn
Trio qu'ils me chanterent
l'autre jour.

A D R A S T E.

Non, ce n'est pas ce qu'il
me faut. H A L I.

Ah! Monsieur, c'est du
beau Beccare.

8 LE SICILIEN,
ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire
avec ton beau Beccare?

H A L I.

Monsieur, ie tiens pour
le Beccare: Vous sçavez que
ie m'y connois. Le Beccare
me charme: Hors du Beccare,
point de salut en Harmo-
nie. Ecoutez vn peu ce Trio.

A D R A S T E.

Non, ie veux quelque
chose de tendre & de pas-
sionné; quelque chose qui
m'entretienne dans vne
douce réverie.

H A L I.

Ie voy bien que vous estes
pour le Bémol: mais il y a

moyen de nous contenter l'un l'autre. Il faut qu'ils vous chantent vne certaine Scene d'une petite Comedie que ie leur ay veu essayer. Ce sont deux Bergers amoureux, tous remplis de langueur, qui sur Bémol, viennent, séparément, faire leurs Plaintes dans vn Bois; puis se découvrent l'un à l'autre, la cruauté de leurs Maîtresses; &, là-dessus, vient vn Berger joyeux, avec vn Bec-care admirable, qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

I'y consens. Voyons ce que c'est.

LE SICILIEN,
HALI.

Voicy, tout juste, vn Lieu
propre à seruir de Scene; &
voila deux Flambeaux pour
éclairer la Comedie.

A D R A S T E.

Place-toy contre ce Logis,
afin qu'au moindre brüit
que l'on fera dedans, ie fasse
cacher les Lumieres.





SCENE III.

Chantée par trois Musiciens.

I. MUSICIEN.

*Si du triste recit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de vostre Solitude,
Rochers, ne soyez point fâchez;
Quand vous sçaurez l'excès de mes peines se-
Tout Rochers que vous estes, (cettes,
Vous en serez touchez.*

2. MUSICIEN.

*Les Oyseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recōmancent leurs chāts dans ces vastes Forests;
Et moy i'y recommance
Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.
Ah ! mon cher Philene.*

1. MUSICIEN.

Ah ! mon cher Tirsis.

12 LE SICILIEN,

2. MUSICIEN.

Que ie sens de peine !

1. MUSICIEN.

Que i'ay de soucis !

2. MUSICIEN.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climene.

1. MUSICIEN.

Cloris n'a point, pour moy, de regards adoucis.

TOUS DEUX.

O Loy trop inhumaine !

*Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoy leur laisses-tu le pouuoir de charmer ?*

3. MUSICIEN.

*Pauvres Amans, quelle erreur
D'adorer des Inhumainés ?
Jamais les Ames bien saines
Ne se payent de rigueur ;
Et les Fauveurs, sont les chaînes
Qui doivent lier un Cœur.*

*On voit cent Belles icy,
 Aupres de qui ie m'empresse;
 A leur voir ma tendresse,
 Ie mets mon plus doux soucy;
 Mais lors que l'on est Tygresse,
 Ma foy. ie suis Tygre ausy.*

I. & 2. MUSICIEN.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainsy.

H A L I.

Monfieur, ie viens d'oüir
 quelque brüit au dedans.

A D R A S T E.

Qu'on se retire vifte, &
 qu'on éteigne les Flam-
 beaux.





SCENE IV.

D. PEDRE, ADRASTE,
HALI.

D. PEDRE *sortant en Bonnet
de nuit, & Robe de Chambre,
avec une Epée sous son bras.*

IL y a quelque temps que
j'i'entens chanter à ma
Porte; &, sans doute, cela
ne se fait pas pour rien. Il
faut que, dans l'obscurité,
ie tâche à découvrir quelles
Gens se peuvent estre.

ADRASTE.

Hali?

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entens-tu plus rien?

HALI.

Non. *D. Pedre est derriere
eux, qui les écoute.*

ADRASTE.

Quoy! tous nos efforts
ne pourront obtenir que ie
parle vn moment à cette ai-
mable Grecque? Et ce Ia-
loux maudit, ce traître de
Sicilien, me fermera, tou-
jours, tout accès aupres
d'elle?

HALI.

Ie voudrois, de bon cœur,
que le Diable l'eut emporté,

16 LE SICILIEN,
pour la fatigue qu'il nous
donne; le Fâcheux, le Bour-
reau qu'il est. Ah! si nous
le tenions icy, que ie pren-
drois de joye à vanger sur
fondos, tous les pas inutiles
que sa jalousie nous fait
faire!

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant,
trouver quelque moyen,
quelque invention, quel-
que ruse, pour attraper
nostre Brutal; i'y suis trop
engagé, pour en auoir le
démenty; & quand i'y de-
urois employer....

HALLI.

Monfieur, ie ne fçay pas

ce que cela veut dire. Mais
la Porte est ouverte; &, si
vous le voulez, i'entreray
doucelement, pour decouvrir
d'où cela vient. *D. Pedre se
retire sur sa Porte.*

ADRASTE.

Oüy, fais, mais sans faire
de bruit; ie ne m'éloigne pas
de toy. Plût au Ciel, que ce
fut la charmande Isidore!

*D. PEDRE luy donnant
sur la iouë.*

Qui va là?

*HALI luy en faisant
de mesme.*

Amy.

D. PEDRE.

Hola, Francisque, Do-

18 LE SICILIEN,
minique, Simon, Martin,
Pierre, Thomas, Georges,
Charles, Barthelemy; allons,
promptement, mon Epée,
ma Rondache, ma Hale-
barde, mes Pistolets, mes
Mousquetons, mes Fuzils;
viste, dépeschez; allons, tuë,
point de quartier.





SCENE V.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

IE n'entens remüer Per-
sonne. Hali? Hali?

HALI *cache dans un coin.*

Monfieur.

ADRASTE.

Où, donc, te caches-tu?

HALI.

Ces Gens font-ils fortis?

ADRASTE.

Non, Personne ne bouge,

LE SICILIEN,
 HALI *en sortant d'où
 il estoit caché.*

S'ils viennent, ils seront
 frottez.

ADRASTE.

Quoy! tous nos soins
 seront, donc, inutiles? &
 touûjours, ce fâcheux Jaloux
 se moquera de nos desseins?

HALI.

Non, le courroux du
 Point d'Honneur me prend;
 Il ne sera pas dit qu'on
 triomphe de mon adresse;
 ma qualité de Fourbe s'in-
 digne de tous ces obstacles;
 & ie prétens faire éclater les
 talens que i'ay eüs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois, seulement,
que par quelque moyen,
par vn Billet, par quelque
Bouche, elle fut auertie des
sentimens qu'on a pour elle,
& sçauoir les siens là-dessus.
Après on peut trouuer fa-
cilement, les moyens...

H A L I.

Laissez-moy faire seule-
ment; i'en essayeray tant
de toutes les manières, que
quelque chose, enfin, nous
pourra reüssir. Allons, le
jour paroist; ie vais cher-
cher mes Gens, & venir at-
tendre, en ce Lieu, que nôtre
Ialoux sorte.



SCENE VI.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

IE ne sçay pas quel plaisir
vous prenez à me réveil-
ler si matin; cela s'ajuste
assez mal, ce me semble, au
dessein que vous avez pris de
me faire peindre aujour-
d'huy; & ce n'est guéres
pour auoir le teint frais, &
les yeux brillans, que se le-
uer ainsi dés la pointe du
jour.

D. PEDRE.

I'ay vne Affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'Affaire que vous avez, eust bien pû se passer, ie croy, de ma presence; & vous pouuiez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du Sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oüy; mais ie suis bien aise de vous voir, toûjours, avec moy. Il n'est pas mal de s'assurer, vn peu, contre les soins des Surveillans; & cette nuit, encore, on est

24 LE SICILIEN,
venu chanter sous nos Fe-
nestres.

ISIDORE.

Il est vray, la Musique en
estoit admirable.

D. PEDRE.

C'estoit pour vous que
cela se faisoit?

ISIDORE.

Ie le veux croire ainsi,
puis que vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous sçavez qui estoit
celuy qui donnoit cette Se-
renade?

ISIDORE.

Non pas; mais qui que
ce puisse estre, ie luy suis
obligée.

D. PEDRE.

D. PEDRE.

Obligée!

ISIDORE.

Sans doute, puis qu'il
cherche à me diuertir.

D. PEDRE.

Vous trouuez, donc, bon
qu'on vous aime?

ISIDORE.

Fort bon; cela n'est ia-
mais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien
à tous ceux qui prennent ce
soin? ISIDORE.

Assurément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses
pensées.

A quoy bon de dissimuler?
Quelque mine qu'on fasse,
on est, touûjours, bien aise
d'estre aimée : ces homma-
ges à nos appas, ne font, ia-
mais, pour nous déplaire.
Quoy qu'on en puisse dire,
la grande ambition des Fem-
mes est, croyez-moy, d'ins-
pirer de l'amour. Tous les
soins qu'elles prennent, ne
font que pour cela ; & l'on
n'en voit point de si fière, qui
ne s'aplaudisse, en son cœur,
des Conquestes que font ses
yeux.

D. PEDRE.

Mais si vous prenez, vous,

du plaisir, à vous voir aimée;
 sçavez-vous bien, moy qui
 vous aime, que ie n'y en
 prens nullement?

ISIDORE.

Ie ne sçay pas pourquoy
 cela; & si i'aimois quel-
 qu'un, ie n'aurois point de
 plus grand plaisir, que de le
 voir aimé de tout le Monde.
 Y a-t'il rien qui marque, da-
 vantage, la beauté du chois
 que l'on fait? & n'est-ce pas
 pour s'aplaudir, que ce que
 nous aimons, soit trouué
 fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, &
 ce n'est pas là ma méthode.

28 LE SICILIEN,
Je seray fort rauy qu'on ne
vous trouue point si belle;
& vous m'obligerez, de n'a-
fecter point tant de la pa-
roistre à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoy! jalous de ces choses
là?

D. PEDRE.

Oüy, jalous de ces choses
là; mais jalous comme vn
Tygre, & si voulez, comme
vn Diable. Mon amour vous
veut toute à moy; sa délica-
tesse s'offense d'un souris,
d'un regard qu'on vous peut
arracher; & tous les soins
qu'on me voit prendre, ne
sont que pour fermer tout

accès aux Galans, & m'assurer
la possession d'un cœur dont
ie ne puis souffrir qu'on me
vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que
iedise? vous prenez un mau-
vais party; & la possession
d'un cœur est fort mal assu-
rée, lors qu'on prétend le
retenir par force. Pour moy,
ie vous l'auouë, si i'estois
Galant d'une Femme qui fût
au pouuoir de quelqu'un, ie
mettrois toute mon étude à
rendre ce quelqu'un jalous,
& l'obliger à veiller, nuit, &
jour, celle que ie voudrois
gagner. C'est un admirable

30 LE SICILIEN,
moyen d'auancer ses affaires:
& l'on ne tarde guéres, à pro-
fiter du chagrin, & de la co-
lere que donne à l'esprit
d'une Femme, la contrainte,
& la seruitude.

D. PEDRE.

Si bien, donc, que si quel-
qu'un vous en contoit, il
vous trouueroit disposée à
receuoir ses vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-
dessus. Mais les Femmes,
enfin, n'aiment pas qu'on
les gesne; & c'est beaucoup
risquer, que de leur montrer
des soupçons, & de les tenir
renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me deuez: & il me semble qu'une Esclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire sa Femme....

ISIDORE.

Quelle obligation vous ay-je, si vous changez mon Esclavage en un autre beaucoup plus rude? si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continüelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

LE SICILIEN,
ISIDORE.

Si c'est vostre façon d'aimer, ie vous prie de me hair.

D. PEDRE.

Vous estes, aujourd'huy, dans vne humeur desobligeante; & ie pardonne ces paroles au chagrin où vous pouuez estre, de vous estre leuée matin.





SCENE VII.

D. PEDRE, HALI,
ISIDORE.

*Hali, faisant plusieurs révérences
à D. Pedre.*

D. PEDRE.

TRéue aux cérémonies,
que voulez-vous?

HALI.

*Il se retourne deuers Isidore, à cha-
que parole qu'il dit à D. Pedre: Et
luy fait des signes pour luy faire
connoistre le dessein de son Maistre.*

Signor (avec la permis-
sion de la Signore) ie vous

34 LE SICILIEN,
diray (avec la permission de
la Signore) que ie viens vous
trouuer (avec la permission
de la Signore) pour vous
prier (avec la permission de
la Signore) de vouloir bien
(avec la permission de la
Signore)....

D. PEDRE.

Avec la permission de la
Signore, passez vn peu de ce
costé.

H A L I.

Signor, ie suis vn Virtuose.

D. PEDRE.

Ie n'ay rien à donner.

H A L I.

Ce n'est pas ce que ie de-
mande. Mais comme ie me

messe vn peu de Musique, & de Danse, i'ay instrüit quelques Esclaves qui voudroient bien trouuer vn Maistre qui se plût à ces choses; & comme ie sçay que vous estes vne Personne considérable, ie voudrois vous prier de les voir, & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'vn de vos Amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est vne chose à voir, & cela nous diuertira. Faites-les nous venir.

H A L I.

Chala bala... Voicy vne

B vj

26 LE SICILIEN,
Chanson nouvelle, qui est
du temps. Ecoutez bien,
Chala bala.



SCENE VIII.

*Hali chante dans cette Scene : &
les Esclaves dansent dans les in-
teruales de son chant.*

HALI, & quatre Esclaves,
ISIDORE, D. PEDRE.

HALI chante.

D'Un Cœur ardent en tous lieux,
Un Amant suit une Belle;
Mais d'un jaloux odieux,
La vigilance eternelle,
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un Cœur bien amoureux ?

Chiribirida ouch alla,
 Starbon Turca,
 Non auer danara
 Ti voler comprara,
 Mi seruir à ti,
 Se pagar per mi,
 Far bona accina,
 Mi leuar matina,
 Far bolet cadara,
 Parlara, parlara,
 Ti voler comprara.

*C'est un suplice à tous coups,
 Sous qui cet Amant expire :
 Mais si d'un œil un peu doux,
 La Belle voit son martyre,
 Et consent qu'aux yeux de tous,
 Pour ses attraits il soupire,
 Il pourroit, bientôt, se rire
 De tous les soins du jaloux.*

Chiribirida ouch alla,
 Starbon Turca,
 Non auer danara
 Ti voler comprara,
 Mi seruir à ti,
 Se pagar per mi,
 Far bona accina,
 Mi leuar matina,
 Far bolet cadara,
 Parlara, parlara,
 Ti voler comprara.

D. PEDRE.

*Scanez-vous, mes Dióles,
Que cette Chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de baston?*

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonnara,
Si, si, non andara,
Andara, andara,
O ti bastonnara.

Oh, oh, quels Egrillards!
Allons, rentrons icy, j'ay
changé de pensée, & puis
le temps se couure vn peu.

A Hali qui parét encor là.

Ah! Fourbe, que ie vous y
trouue. HALI.

Hé bien ouïy, mon Maistre
l'adore; il n'a point de plus
grand desir que de luy mon-

trer son amour; & si elle y
consent, il la prendra pour
Femme.

D. PEDRE.

Oüy, oüy, ie la luy garde.

H A L I.

Nous l'aurons, malgré
vous.

D. PEDRE.

Comment, Coquin...

H A L I.

Nous l'aurons, dis-je, en
dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si ie prens...

H A L I.

Vous avez beau faire la
garde, i'en ay juré, elle fera
à nous.

40 LE SICILIEN,
D. PEDRE.

Laisse-moy faire, ie t'attraperay sans courir.

H A L I.

C'est nous qui vous attraperons ; elle sera nostre Femme, la chose est resoluë ; il faut que i'y périsse, ou que i'en vienne à bout.





SCENE IX.

ADRASTE, HALI.

HALI.

MOnsieur, i'ay, déjà,
fait quelque petite
tentatiue, mais ie....

ADRASTE.

Ne te mets point en peine,
i'ay trouué, par hazard, tout
ce que ie voulois: & ie vais
jouir du bonheur de voir,
chez elle, cette Belle. Je me
suis rencontré chez le Pein-
tre Damon, qui m'a dit, qu'
aujourd'huy, il venoit faire
le Portrait de cette adorable

42 LE SICILIEN,
Personne: & comme il est,
depuis longtemps, de mes
plus intimes Amis, il a voulu
seruir mes feux, & m'enuoye
à sa place, avec vn petit mot
de Lettre, pour me faire ac-
cepter. Tu sçais que, de tout
temps, ie me suis plû à la
Peintures, & que, par fois,
ie manië le Pinceau, contre
la coûtume de France, qui
ne veut pas qu'un Gentil-
homme sçache rien faire:
ainsi, i'auray la liberté de
voir cette Belle à mon aise.
Mais ie ne doute pas que
mon jalous fâcheux ne soit,
toûjours, present, & n'em-
pesche tous les propos que

nous pourrions auoir ensemble : &, pour te dire vray, i'ay, par le moyen d'une jeune Esclaue, vn Stratagème, pour tirer cette belle Grecque des mains de son Ialous, si ie puis obtenir d'elle, qu'elle y consente.

HALLI.

Laissez moy faire, ie veux vous faire vn peu de jour à la pouuoir entretenir. Il ne sera pas dit que ie ne serue de rien dans cette Affaire-là. Quand allez-vous ?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & i'ay, déjà, préparé toutes choses.

44 LE SICILIEN,
HALL.

Je vay, de mon costé, me
preparer aussy.

ADRASTE.

Je ne veux point perdre
de temps. Hola. Il me tarde
que ie ne goûte le plaisir de
la voir.



SCENE X.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. P E D R E.

O Ve cherchez - vous,
Cauulier, dans cette
Maison?

COMEDIE. 45

ADRASTE.

I'y cherche le Seigneur
D. Pedre.

D. PEDRE.

Vous l'avez deuant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il luy plait,
la peine de lire cette Let-
tre.

D. PEDRE lit.

IE vous enuoye, au lieu de moy,
pour le Portrait que vous scauez,
ce Gentilhomme François, qui,
comme curieux d'obliger les hon-
nestes Gens, a bien voulu prendre
ce soin, sur la proposition que ie luy
en ay faite. Il est, sans contredit,
le premier Homme du Monde
pour ces sortes d'Ouurages; Et i'ay

crû que ie ne pouuois rendre un ser-
 uice plus agreable, que de vous
 l'enuoyer, dans le dessein que vous
 auez d'auoir un Portrait acheuë,
 de la Personne que vous aimez.
 Gardez-vous bien, sur tout, de
 luy parler d'aucune récompense:
 car c'est un Homme qui s'en of-
 fenseroit, & qui ne fait les choses
 que pour la gloire, & pour la ré-
 putation.

D. PEDRE parlant au François.

Seigneur François, c'est
 vne grande grace que vous
 me voulez faire; & ie vous
 suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est
 de rendre seruice aux Gens

le nom, & de merite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la Per-
sonne dont il s'agit.



SCENE XI.

ISIDORE, D. PEDRE,
ADRASTE, & deux Laquais.

D. PEDRE.

VOicy vn Gentilhom-
me que Damon nous
enuoye, qui se veut bien
donner la peine de vous
peindre. *Adraste baise Isidore,*
en la salüant: & Dom Pedre luy
dit. Hola, Seigneur François,

48 LE SICILIEN,
cette façon de salüer n'est
point d'usage en ce Pais.

ADRASTE.

C'est la manière de France.

D. PEDRE.

La manière de France est
bonne pour vos Femmes;
mais pour les nostres, elle
est, vn peu, trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec
beaucoup de joye; l'avan-
ture me surprend fort; &
pour dire le vray, ie ne m'a-
tendois pas d'auoir vn Pein-
tre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a Personne, sans
doute, qui ne tinst à beau-
coup

coup de gloire, de toucher à vn tel Ouurage. Je n'ay pas grande habileté; mais le Sujet, icy, ne fournit que trop de luy mesme, & il ya moyen de faire quelque chose de beau sur vn Original fait comme celuy-là.

ISIDORE.

L'Original est peu de chose, mais l'adresse du Peintre en sçaura couvrir les defauts.

ADRASTE.

Le Peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il souhaite, est d'en pouuoir représenter les graces aux yeux de tout le Monde, aussi gran-

50 LE SICILIEN,
des qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si vostre Pinceau flate
autant que vostre Langue,
vous allez me faire vn Por-
trait qui ne me ressemblera
pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'Original,
nous oste le moyen d'en
faire vn Portrait qui puisse
flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoy que vous
en disiez, ne....

D. PEDRE.

Finissons cela, de grace,
laissons les complimens, &
songeons au Portrait.

COMEDIE. 51

ADRASTE.

Allons, apportez tout.

*On apporte tout ce qu'il faut, pour
peindre Isidore.*

ISIDORE.

Où voulez-vous que ie
me place ?

ADRASTE.

Icy. Voicy le Lieu le plus
avantageux, & qui reçoit le
mieux les veuës fauorables
de la Lumiere que nous cher-
chons.

ISIDORE.

Suis-je bien ainſy ?

ADRASTE.

Oüy. Leuez-vous vn peu,
s'il vous plaist ; Vn peu plus
de ce costé-là ; le Corps

52 LE SICILIEN,
tourné ainſy; la teſte vn
peu leuée, afin que la beauté
du cou paroiffe. Cecy vn
peu plus découuert. *Il parle
de ſa gorge;* Bon. Là, vn peu
dauantage; encore tant ſoit
peu.

D. PEDRE.

Il y a bien de la peine à
vous mettre; ne ſçauriez-
vous vous tenir comme il
faut? ISIDORE.

Ce ſont, icy, des choſes
toutes neufues pour moy;
& c'eſt à Monſieur à me
mettre de la façon qu'il
veut.

A DRASTE.

Voilà qui va le mieux du

Monde, & vous vous tenez
à merueilles. *La faisant tourner*
vn peu deuers luy. Comme cela,
s'il vous plaist. Le tout dé-
pend des latitudes qu'on
donne aux Personnes qu'on
peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Vn peu plus de ce costé;
Vos yeux, touûjours, tournez
vers moy, ie vous en prie;
Vos regards attachez aux
miens.

ISIDORE.

Ie ne suis pas comme ces
Femmes qui veulent, en se
faisant peindre, des Portraits

54 LE SICILIEN,
qui ne font point elles, &
ne font point satisfaites du
Peintre, s'il ne les fait, tou-
jours, plus belles que le Iour.
Il faudroit, pour les con-
tenter, ne faire qu'un Por-
trait pour toutes; car, toutes,
demandent les mesmes cho-
ses; vn teint tout de Lys &
de Roses, vn nez bien fait,
vne petite bouche, & de
grands yeux vifs, bien fen-
dus; &, sur tout, le visage
pas plus gros que le poing,
l'eussent-elles d'un pied de
large. Pour moy, ie vous
demande vn Portrait qui
soit moy, & qui n'oblige
point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit malaisé qu'on demandât cela du vostre; & vous auez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes! & qu'on court de risque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me semble, vn peu, trop gros.

ADRASTE.

J'ay leu, ie ne sçay où, qu'Apelle peignit, autre-trefois, vne Maîtresse d'Alexandre; & qu'il en deuinft, la peignant, si éperdûment amoureux, qu'il fut prés

56 LE SICILIEN,
d'en perdre la vie : de sorte
qu'Alexandre, par genero-
fité, luy ceda l'Objet de ses
vœux. *Il parle à D. Pedre.* Je
pourrois faire, icy, ce qu'A-
pelle fit autrefois ; mais vous
ne feriez pas, peut-estre, ce
que fit Alexandre.

ISIDORE.

Tout cela sent la Nation ;
&, touûjours, Messieurs les
François ont vn fonds de
Galanterie qui se répand par
tout. ADRASTE.

On ne se trompe guère
à ces sortes de choses ; &
vous avez l'Esprit trop
éclairé, pour ne pas voir de
quelle source partent les

choses qu'on vous dit. Oüy,
 quand Alexandre seroit icy,
 & que ce seroit vostre Amár,
 ie ne pourrois m'empesch
 de vous dire, que ie n'ay rien
 veu de si beau que ce que ie
 vois maintenant, & que....

D. PEDRE.

Seigneur François, vous
 ne déuriez pas, ce me semble,
 parler; cela vous détourne
 de vostre Ouurage.

ADRASTE.

Ah! point du tout, i'ay,
 toujourns, de coútime de
 parler quand ie peins; & il
 est besoin, dans ces choses,
 d'un peu de conuersation,
 pour réueiller l'Esprit, &

58 LE SICILIEN,
tenir les Visages dans la
gayeté nécessaire aux Per-
sonnes que l'on veut pein-
dre.



SCENE XII.

HALI *vestu en Espagnol*,
D. PEDRE, ADRASTE,
ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut cet Homme
là? Et qui laisse mon-
ter les Gens, sans nous en
venir auertir?

HALI.

I'entre, icy, librement;
mais, entre Cavaliers, telle

liberté est permise. Sei-
gneur, suis-je connu de
vous?

D. P E D R E.

Non, Seigneur.

H A L I.

Je suis D. Gilles d'Aualos;
& l'Histoire d'Espagne vous
doit auoir instrüit de mon
mérite.

D. P E D R E.

Souhaitez-vous quelque
chose de moy?

H A L I.

Oüy, vn conseil sur vn
Fait d'honneur: Je sçay
qu'en ces matières il est
malaisé de trouuer vn Ca-
ualier plus consommé que

60 LE SICILIEN,
vous ; mais ie vous demande
pour grace , que nous nous
tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voila assez loin.

ADRASTE *regardant Isidore.*

Elle a les yeux bleus.

H A L I.

Seigneur, i'ay receu vn
Soufflet : Vous sçavez ce
qu'est vn Soufflet, lors qu'il
se donne, à main ouuerte,
sur le beau milieu de la jouë.
I'ay ce Soufflet fort sur le
cœur ; & ie suis dans l'incer-
titude, si pour me vanger de
l'affront, ie dois me battre
avec mon Homme ; ou bien,
le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est vostre ennemy?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plait.

ADRASTE *aux genoux d'Isidore, pendant que D. Pedre parle à Hali.*

Oüy, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus; Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & ie n'ay point d'autre pensèe, d'autre but, d'autre passion, que d'estre à vous toute ma vie.

62 LE SICILIEN,
ISIDORE.

Je ne fçay si vous dites
vray, mais vous perfüadez.

ADRASTE.

Mais vous perfüaday-je,
jusqu'à vous inspirer quel-
que peu de bonté pour moy?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop
auoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour
confentir, belle Ifidore, au
dessein que ie vous ay dit?

ISIDORE.

Je ne puis, encor, vous le
dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour
cela?

ISIDORE.

A me refoudre.

ADRASTE.

Ah! quand on aime bien,
on se réfout bientoft.

ISIDORE.

Hé bien, allez, ouÿ, i'y
confens.

ADRASTE.

Mais, confentez - vous,
dites moy, que ce foit dés
ce moment mefme?

ISIDORE.

Lors qu'on est, vne fois,
réfolu fur la chofe, s'arreste-
t'on fur le temps?

D. PEDRE à *Hali*.

Voila mon fentiment, &
ie vous baife les mains.

64 LE SICILIEN,
HALI.

Seigneur, quand vous
aurez receu quelque Soufflet,
ie suis Homme aussi de con-
seil, & ie pourray vous ren-
dre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller, sans
vous reconduire: mais en-
tre Caualliers, cette liberté
est permise.

ADRASTE.

Non, il n'est rien qui
puisse effacer de mon cœur
les tendres témoignages....

*D. Pedre apperceuant Adraste,
qui parle de pres à Isidore.*

Je regardois ce petit trou
qu'elle a au costé du men-

ton : & ie croyois, d'abord,
que ce fût vne tache. Mais
c'est assez pour aujourd'huy,
nous finirons vne autre fois.

Parlant à D. Pedre. Non, ne
regardez rien encore; faites
ferrer cela, ie vous prie.

à Isidore. Et vous, ie vous
conjure de ne vous relâcher
point : & de garder vn Esprit
gay, pour le dessein que i'ay
d'acheuer nostre Ouurage.

ISIDORE.

Ie conserueray, pour cela,
toute la gayeté qu'il faut.





SCENE XIII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

OV'en dites-vous? Ce Gentilhomme me paroist le plus civil du Monde; & l'on doit demeurer d'accord, que les François ont quelque chose, en eux, de polly, de galant, que n'ont point les autres Nations.

D. PEDRE.

Oüy; mais ils ont cela de mauuais, qu'ils s'émancipent vn peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter

des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils sçauent qu'on plaist aux Dames par ces choses.

D. PEDRE.

Oüy, mais s'ils plaisent aux Dames, ils déplaisent fort aux Messieurs; & l'on n'est point bien aise de voir sur sa moustache, cajoler, hardiment, sa Femme, ou sa Maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font, n'est que par jeu.



SCENE XIV.

CLIMENE, D. PEDRE,
ISIDORE.

CLIMENE *voilée.*

AH! Seigneur Cavalier,
sauuez-moy, s'il vous
plaist, des mains d'un Mary
furieux dont ie suis pour-
suiuie. Sa jalousie est in-
croyable, & passe dans ses
mouuemens tout ce qu'on
peut imaginer. Il va jusques
à vouloir que ie fois, tou-
jours, voilée; & pour m'a-
voir trouuée le visage vn
peu découuert, il a mis l'é-

pée à la main, & m'a redüite
à me jeter chez vous, pour
vous demander vostre apüy.
contre son injustice. Mais
ie le voy paroistre. De grace,
Seigneur Cavalier, sauuez-
moy de sa fureur.

D. PEDRE.

Entrez là-dedans, avec
elle, & n'apréhendez rien.



SCENE XV.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

HE' quoy! Seigneur,
c'est vous! Tant de
jalousie pour vn François!

70 LE SICILIEN,
Je pensois qu'il n'y eût que
nous, qui en fussions capa-
bles.

ADRASTE.

Les François excellent,
toujours, dans toutes les
choses qu'ils font; & quand
nous nous mêlons d'estre
jaloux, nous le sommes vingt
fois plus qu'un Sicilien.
L'Infame, croit auoir trou-
ué, chez vous, vn assuré re-
fuge: mais vous estes trop
raisonnable, pour blâmer
mon ressentiment. Laissez-
moy, ie vous prie, la traiter
comme elle merite.

D. PEDRE.

Ah! de grace, arrestez;

l'offense est trop petite, pour
vn courroux si grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle
offense, n'est pas dans l'im-
portance des choses que l'on
fait. Elle est à transgresser les
ordres qu'on nous donne;
& sur de pareilles matières,
ce qui n'est qu'une baga-
telle, devient fort criminel,
lors qu'il est defendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé,
tout ce qu'elle en a fait, a esté
sans dessein; & ie vous prie,
enfin, de vous remettre bien
ensemble.

72 LE SICILIEN,
ADRASTE.

Hé quoy! vous prenez son party, vous qui estes si délicat sur ces sortes de choses!

D. PEDRE.

Oüy, ie prens son party; & si vous voulez m'obliger, vous oublierez vostre colere, & vous vous reconcilierez tous deux. C'est vne grace que ie vous demande: & ie la receuray comme vn essay de l'amitié que ie veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser; ie feray ce que vous voudrez.

SCENE



SCENE XVI.

CLIMENE, ADRASTE,
DOM PEDRE.

D. PEDRE.

HOla, venez ; Vous
n'avez qu'à me sui-
ure, & i'ay fait vostre paix.
Vous ne pouuiez, iamais,
mieux tomber que chez
moy.

CLIMENE.

Je vous suis obligée plus
qu'on ne sçauroit croire :
mais ie m'en vais prendre
mon Voile ; ie n'ay garde,
D

74 LE SICILIEN,
fans luy, de paroistre à ses
yeux.

D. PEDRE.

La voicy qui s'en va ve-
nir; & son ame, ie vous as-
sure, a paru toute réjoüye,
lors que ie luy ay dit que
i'auois racommodé tout.



SCENE XVII.

ISIDORE *sous le Voile de*
Climene, A DRASTE,
DOM PEDRE.

D. PEDRE.

PVis que vous m'auez
bien voulu donner vos-
tre ressentiment, trouuez

bon qu'en ce lieu ie vous
fasse toucher dans la main
l'un de l'autre; & que tous
deux ie vous conjure de vi-
ure, pour l'amour de moy,
dans vne parfaite vnion.

A D R A S T E.

Oüy, ie vous le promets,
que, pour l'amour de vous,
ie m'en vais, avec elle, viure
le mieux du monde.

D. P E D R E.

Vous m'obligez sensible-
ment, & i'en garderay la
memoire.

A D R A S T E.

Ie vous donne ma parole,
Seigneur Dom Pedre, qu'à
vostre consideration ie

76 LE SICILIEN,
m'en vay la traiter dumieux
qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

C'est trop de grace que
vous me faites: Il est bon de
pacifier & d'adoucir, tou-
jours, les choses. Hola, Isi-
dore, venez.



SCENE XVIII.

CLIMENE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

COMment! que veut
dire cela?

CLIMENE *sans Voile.*

Ce que cela veut dire?
Qu'un jaloux est un Monf-

tre hay de tout le Monde ;
& qu'il n'y a Personne qui
ne soit ravy de luy nuire,
n'y eut-il point d'autre in-
terest : Que toutes les Ser-
rures & les Verroux du
Monde, ne retiennent point
les Personnes ; & que c'est le
cœur qu'il faut arrester par
la douceur & par la com-
plaisance : Qu'Isidore est
entre les mains du Cavalier
qu'elle aime, & que vous
estes pris pour Dupe.

D. PEDRE.

Dom Pedre souffrira cette
injure mortelle ! Non, non,
i'ay trop de cœur, & ie vais
demander l'appüy de la

78 LE SICILIEN,
Justice, pour pousser le Per-
fide à bout. C'est, icy, le
Logis d'un Sénateur. Hola?



SCENE XIX.

LE SÉNATEUR,
D. PEDRE.

LE SÉNATEUR.

SÉruiteur, Seigneur Dom
Pedre. Que vous venez
à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous
d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ay fait vne Mascarade
la plus belle du Monde.

COMEDIE. 79

D. PEDRE.

Vn traître de François
m'a joué vne Piece.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans vostre
vie, iamais rien veu de si
beau.

D. PEDRE.

Il m'a enleué vne Fille
que i'auois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce sont Gens vêtus en
Maures, qui dansent admi-
rablement.

D. PEDRE.

Vous voyez si c'est vne
injure qui se doie souffrir.

LE SENATEUR.

Les Habits merueilleux,

D iij

80 LE SICILIEN,
& qui sont faits exprés.

D. PEDRE.

Je vous demande l'appüy
de la Iustice contre cette
action.

LE SENATEUR.

Je veux que vous voyez
cela; on la va répéter pour
en donner le diuertissement
au Peuple.

D. PEDRE.

Comment! de quoy parlez
vous là?

LE SENATEUR.

Je parle de ma Masca-
rade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon Af-
faire.

LE SENATEUR.

Je ne veux point, aujourd'huy, d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez; voyons si cela ira bien.

D. PEDRE.

La peste soit du Fou, avec sa Mascarade.

LE SENATEUR.

Diantre soit le Fâcheux, avecque son Affaire.



SCENE DERNIERE.

Plusieurs Maures font une Danse entr'eux, par où finit la Comedie.

FIN.



PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans, & tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. I. B. POCQUELIN DE MOLIERE, Comedien de la Troupe de nostre tres-cher & tres-ame Frere Vnique le Duc d'Orleans, Nous a fait exposer, qu'il auroit depuis peu composé pour nostre diuertissement, vne Piece de Theatre qui est intitulée LE SICILIEN, belle & tres-agreable, laquelle il desi-

Handwritten text at the top of the page, likely a title or header, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Second line of handwritten text, also appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Third line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Fourth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Fifth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Sixth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Seventh line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Eighth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Ninth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Tenth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Eleventh line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

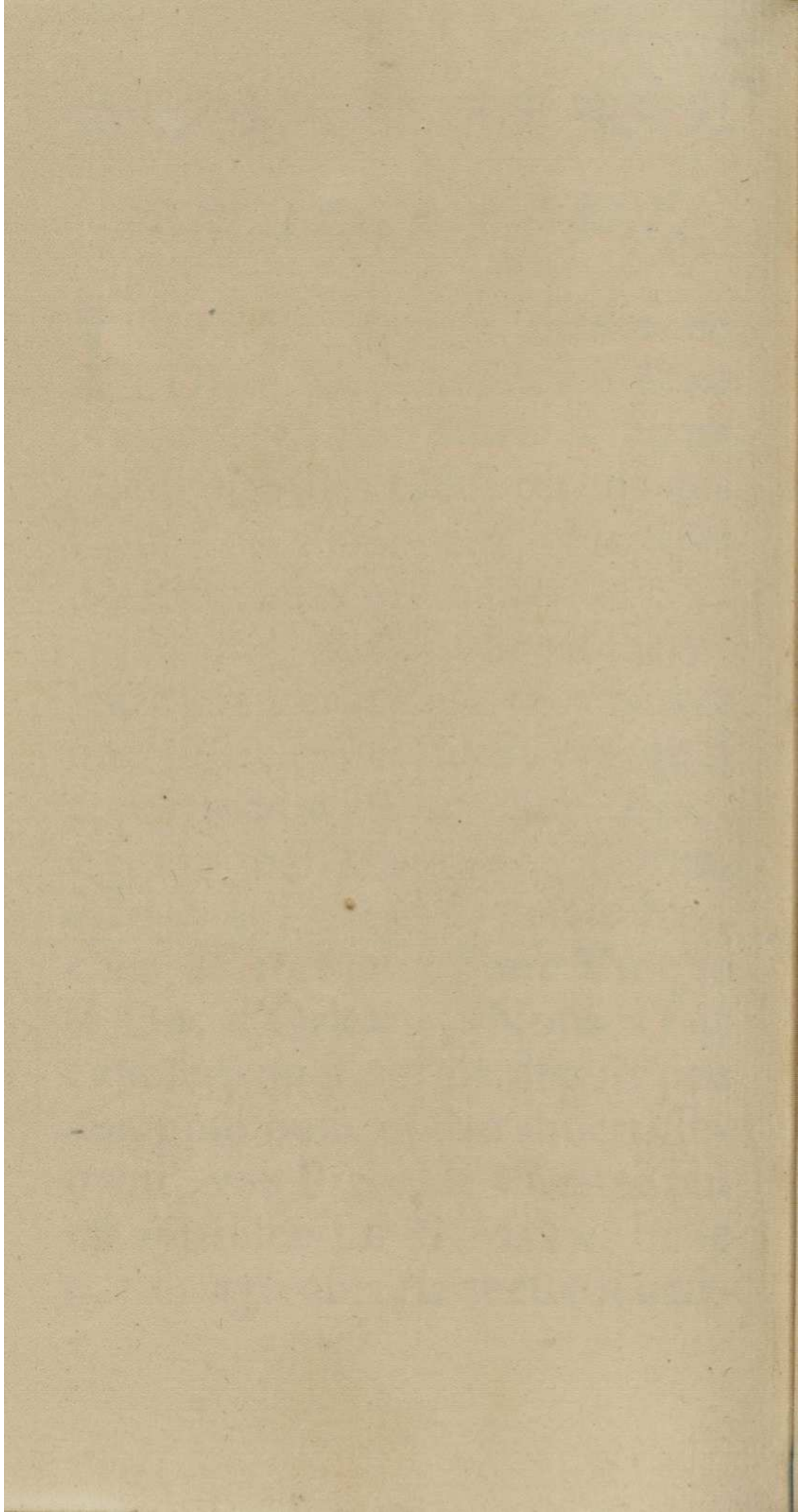
Twelfth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

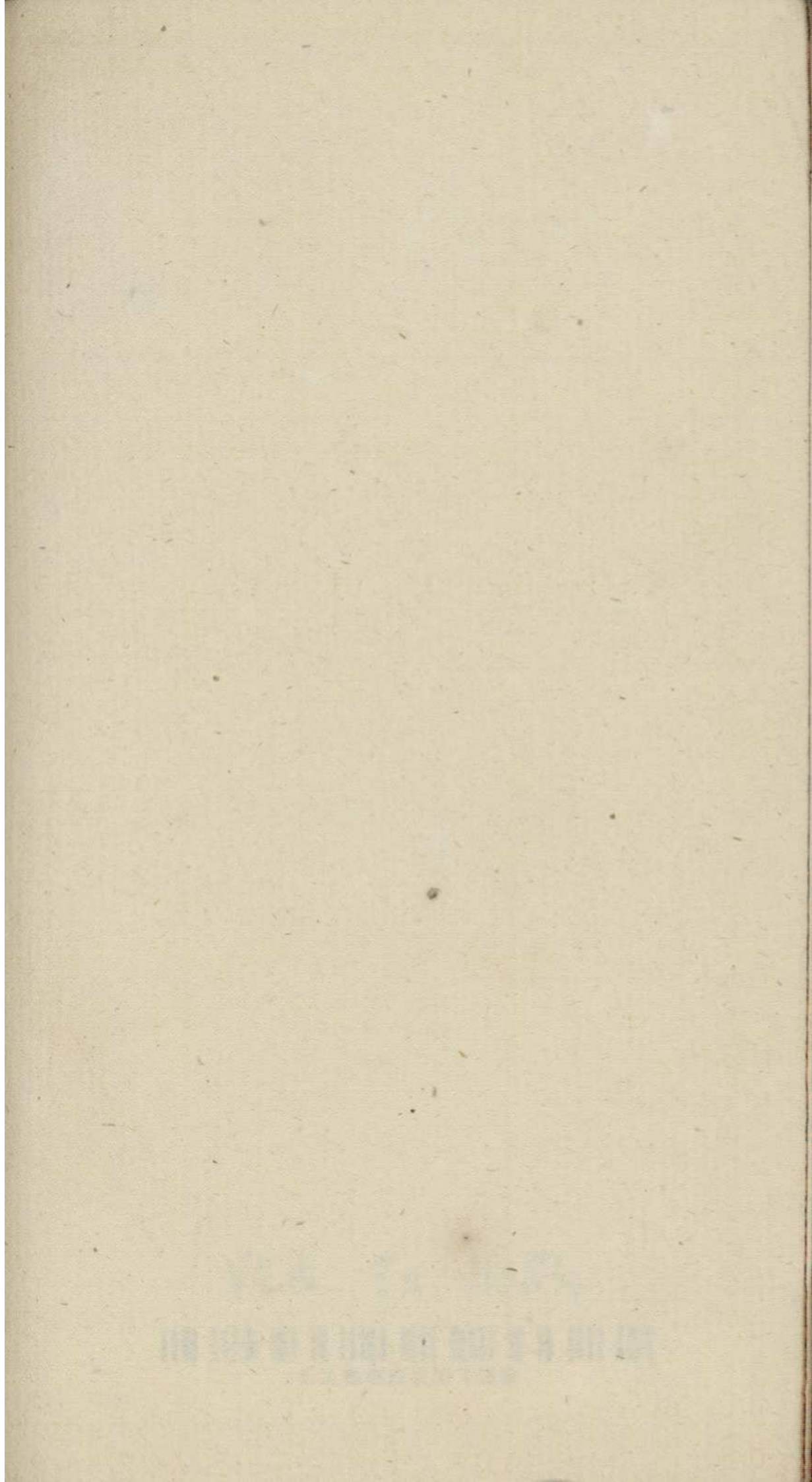
Thirteenth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

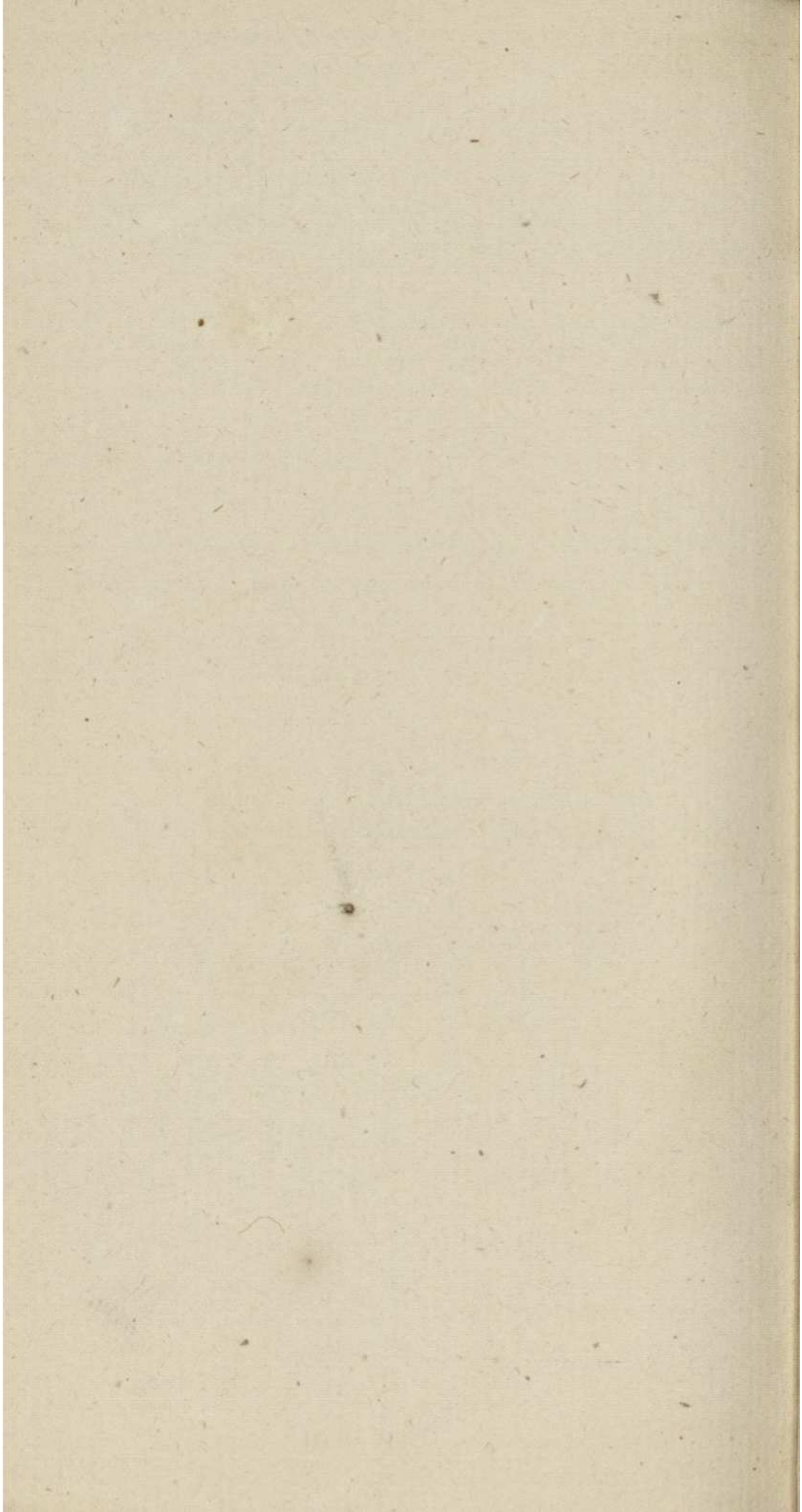
Fourteenth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Fifteenth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.

Sixteenth line of handwritten text, appearing as a faint, mirrored bleed-through from the reverse side.



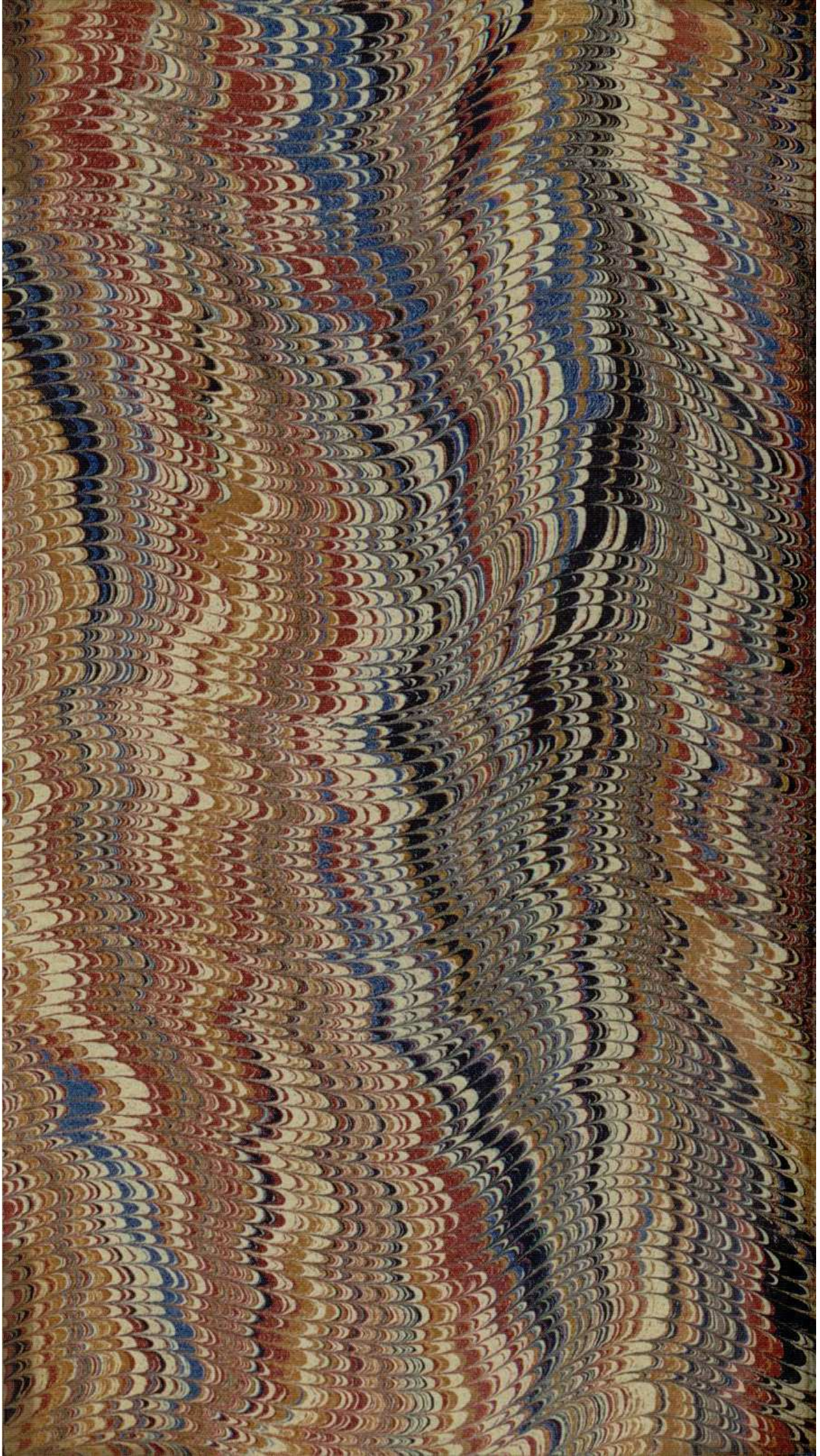


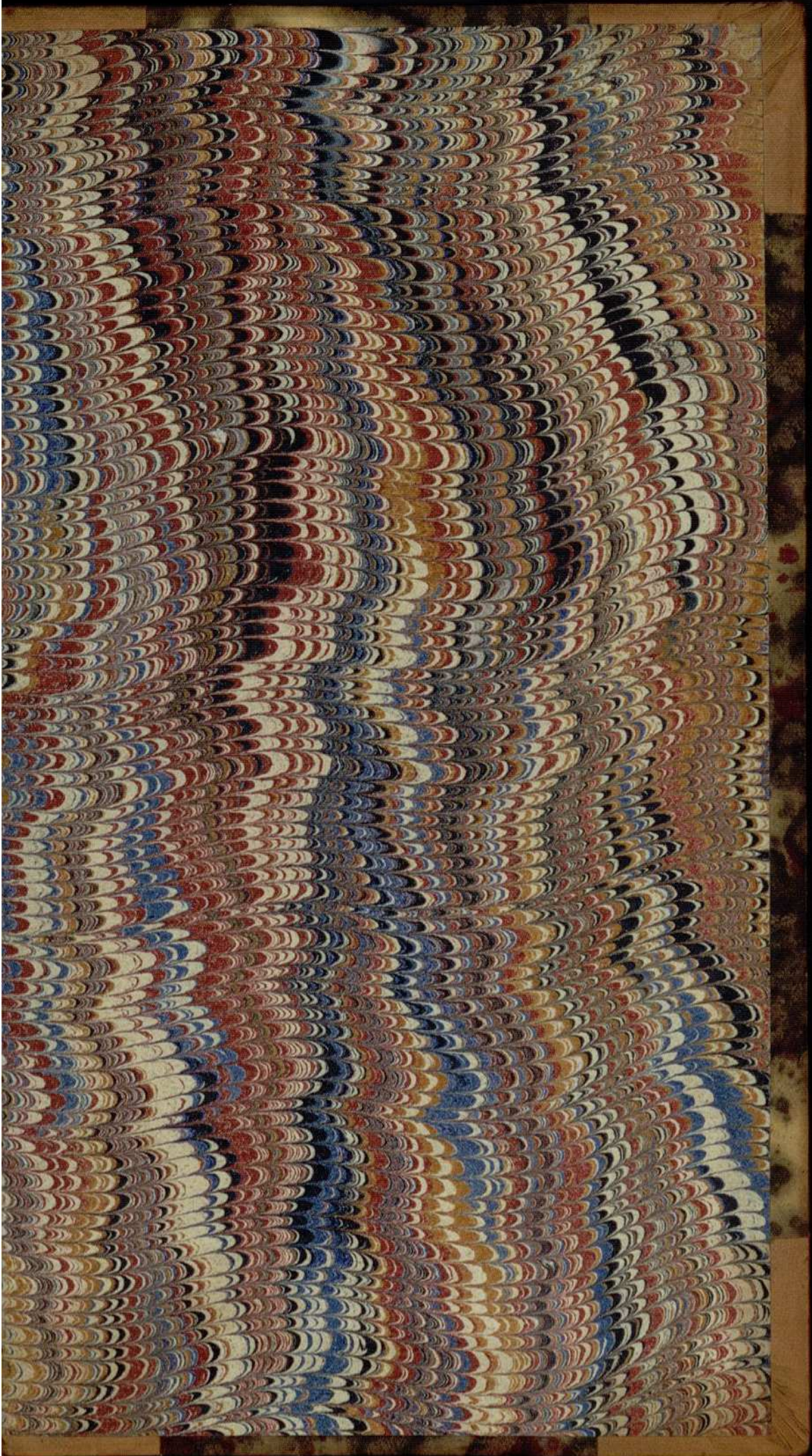


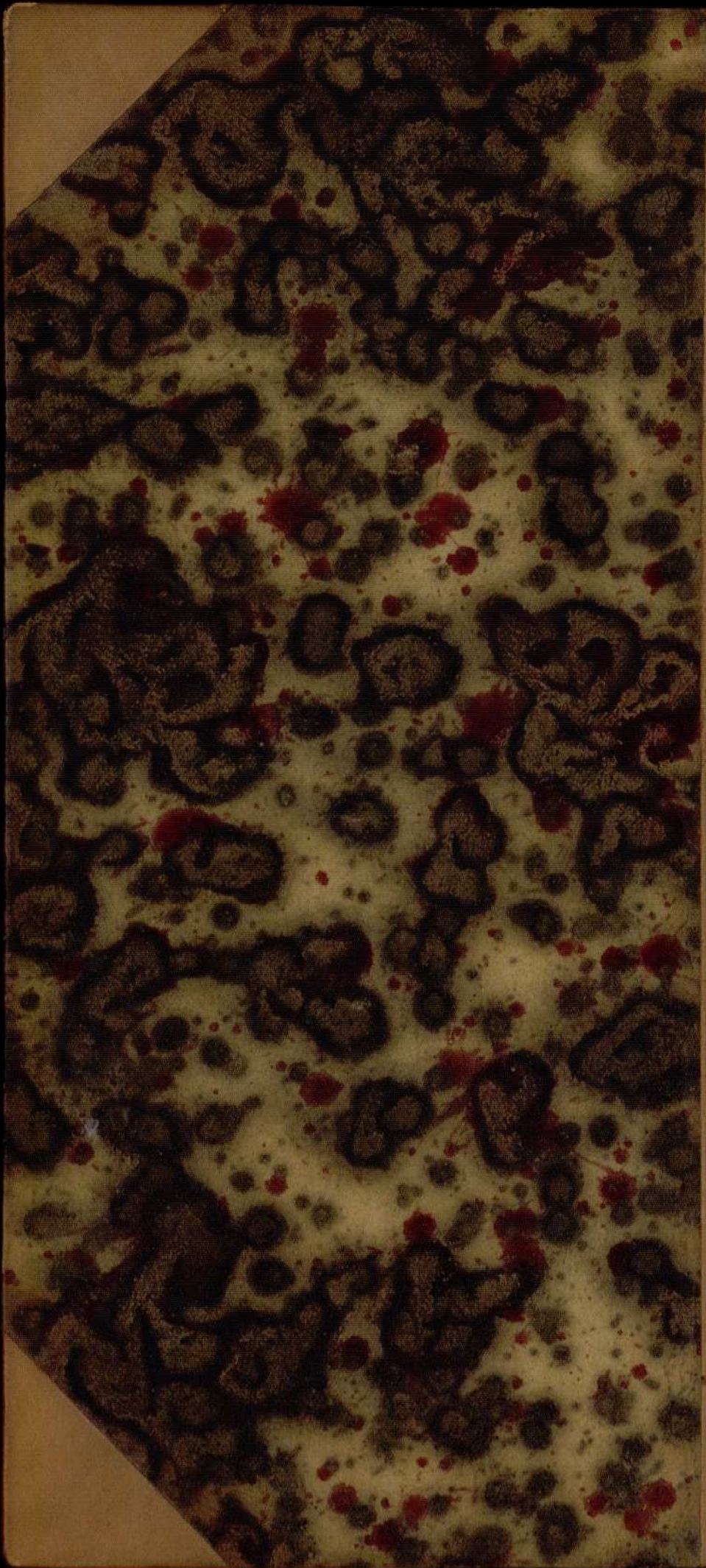
VCR 5 = 11054



1156521738







110



LE

SICILICO

PARIS

1873

103